

# Les Confluences entre deux eaux

Après quatorze ans de travaux et un coût multiplié par quatre voire cinq, le Musée des Confluences à Lyon ouvre enfin ses portes au public le 20 décembre. Entre enthousiasme et indignation

MICHEL GUERRIN

**S'**indigner ou s'enthousiasmer ? Le Musée des Confluences, à Lyon, s'ouvre au public le 20 décembre et l'on hésite entre ces deux sentiments. Il faudra attendre de longues années avant de revoir en France un projet aussi énorme. Mais ce vaisseau à la Star Wars, qui semble flotter sur l'eau, détient aussi un triste record : quatorze ans pour voir le jour, un coût multiplié par quatre voire cinq. Et il n'est pas fini. Début décembre, 350 ouvriers de Vinci s'affairaient encore sous le « Cristal », le monumental hall vitré, ou là-haut, dans le « Nuage » et ses salles d'exposition, qui ont pour ambition de raconter « l'avenure du vivant ». Le pôle numérique, l'accueil pour les scolaires, le programme culturel, le jardin, tout cela est reporté de plusieurs mois, voire à la fin 2015. Et, s'il y a bien un tramway au pied de la porte, il n'y a pas vraiment de parking à côté.

Les objets à admirer, eux, sont arrivés à l'heure, en septembre. Squelettes préhistoriques, papillons, microscopes, météorites, coiffes indiennes, masques nò, sarcophages, peintures sur écorce... Mais ils ont débarqué dans la poussière d'un chantier qui avait un ennemi retard. « Ce n'est pas idéal pour ces œuvres fragiles », confie la directrice du musée, Hélène Lafont-Couturier. C'est même « honteux », ajoute une spécialiste des musées. N'aurait-il pas été mieux de retarder l'inauguration d'un mois ou deux ? « Ah non, il faut ouvrir ! », répond M<sup>me</sup> Lafont-Couturier. Il est vrai que partout dans Lyon le Musée des Confluences fait l'objet de sarcasmes. « C'est l'Arlésienne, ce truc ! » Sur Internet, on trouve un site qui fait la promotion du « Musée national d'art consiste de la Convergence » – parodie savoureuse d'un musée au profil d'une cocotte en papier.

Il y a deux ans à peine, le maire de Lyon, Gérard Collomb, n'était pas le dernier à se moquer des Confluences. « Disons que je pestais, et que je ne peste plus. C'est un outil d'excellence. Mes filles qui ont 8 et 10 ans vont adorer. » Le socialiste Collomb pestait parce que le chantier fut piloté par le département du Rhône et son meilleur ennemi, le centriste Michel Mercier, président du conseil général de 1990 à 2013. Mais, au 1<sup>er</sup> janvier, le musée passera sous la responsabilité de la Métropole de Lyon, donc la sienne. Alors le maire rigole : « L'autre jour, je me demandais si je ne devais pas donner un coup de main, en apportant des pots de peinture. »

Il y a une spirale de chiffres qui est moins drôle. Le Musée des Confluences coûtait 61 millions en 2000, 91 millions en 2001, 152 millions en 2005, 161 millions en 2008, 239 millions en 2011. A la veille de l'ouverture, la roulette s'arrêterait à 253 millions « hors taxes ». Mais une association de contribuables locaux, Canol, estime que l'addition dépassera légèrement les 300 millions. Et, à écouter les élus, architectes, entreprises, experts, personne n'est responsable. C'est « la faute à l'autre ».

D'abord, la faute à la folie des grandeurs qui a gagné nombre de villes et de pays à la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Pour se projeter dans le XXI<sup>e</sup>. Il faut bâtir grand et spectaculaire, sans trop se soucier de l'argent. « Aujourd'hui personne ne construirait un machin pareil », dit en levant les bras Gérard Collomb. Hélène Lafont-Couturier est plus brutale : « C'est un musée un peu indécent par rapport aux difficultés des gens. » Elle ajoute : « C'est même un projet qui a souffert d'avoir eu trop d'argent », rappelle qu'il y a quinze ans, durant l'euphorie, le musée employait 252 salariés sans se demander s'ils étaient vraiment tous nécessaires. Le chiffre est descendu à 200 agents, dont 93 salariés.

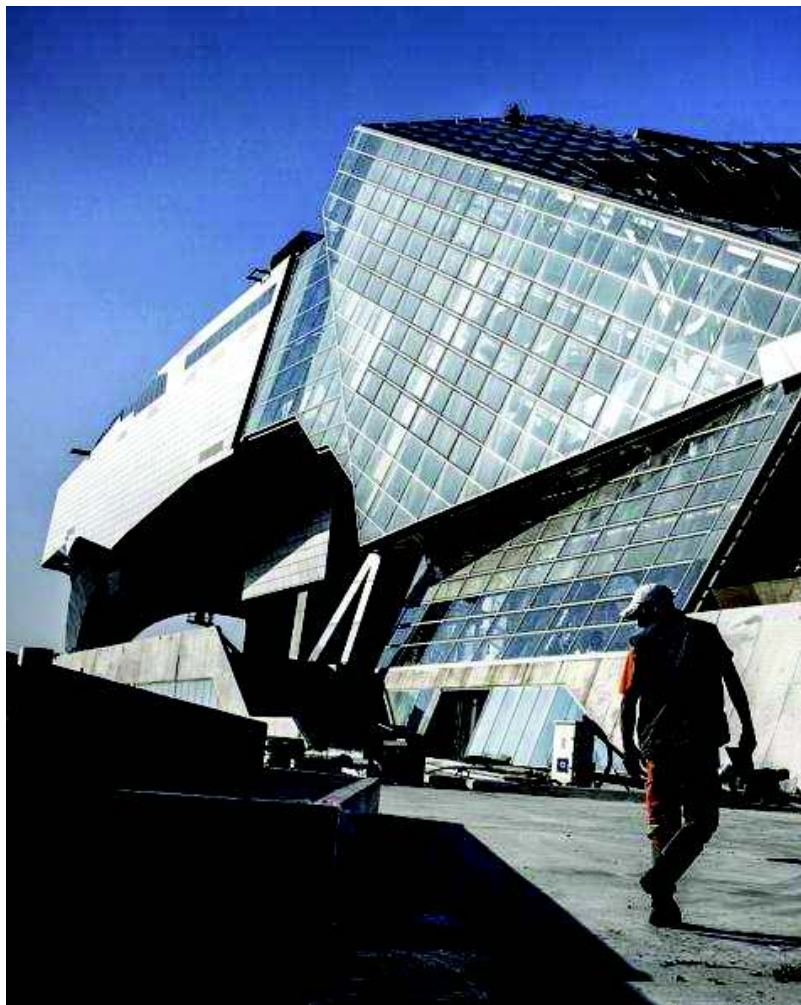
En 1999, Raymond Barre, le maire, et Michel Mercier, le patron du département, veulent faire de Lyon une capitale

**« Les Confluences coûtent moins cher qu'un avion de combat qui, dans cinq ans, se sera écrasé, sera abattu ou envoyé à la casse »**

HÉLÈNE LAFONT-COUTURIER  
 directrice du Musée des Confluences

en lui donnant une image techno. Ils assistent tous deux au triomphe du Musée Guggenheim de Bilbao, ouvert en 1997, qui, grâce au dessin audacieux de l'architecte américain Frank Gehry, est en train de dynamiser la métropole espagnole. « Barre a fait venir des gens du Guggenheim à Lyon pour comprendre leur succès », raconte Gérard Collomb.

Cela tombe bien, le département cherche un nouvel abri pour son Muséum d'histoire naturelle, nommé Guimet. Logé dans le très chic 6<sup>e</sup> arrondissement de Lyon, il est dans un sale état, et surtout, dit Michel Mercier, « il n'est pas sexy ». Trop timoré. Le patron du conseil général veut beaucoup mieux, plus



voyant, donc ailleurs. Mais où ? Le site retenu, dans le nouveau quartier des Confluences, a de la gueule : à la pointe de la presqu'île, où se divisent la Saône et le Rhône. Ce n'est plus un musée mais un phare qui se voit de loin et marque l'entrée de la ville. Quel symbole !

Le département fait appel au Canadien Michel Côté qui va concevoir, à partir des collections de Guimet, un musée de société « comme il n'en existe nulle part ailleurs au monde ». Un musée au croisement des sciences, de l'art, de la société et des nouvelles technologies. Rien que ça ! Michel Côté est donc chargé de doppler la collection. Il achète pour 8 millions d'euros des dizaines d'objets, dont le fleuron est un squelette de dinosaure herbivore de 14 mètres trouvé dans l'Etat américain du Wyoming, et acquis en 2007 pour un peu plus de 1 million d'euros.

L'architecture ? En harmonie avec cette démesure. Le concours international est remporté en 2000 par l'agence autrichienne Coop-Himmelb(l)au. Leurs animateurs, Wolf Prix et Helmut Swiczinsky, sont, avec Frank Gehry ou Zaha Hadid, des champions de l'architecture dite « déconstructiviste », où la forme s'écarte de la fonction pour devenir sculpture, épate l'œil et incite le cerveau à se demander comment ça tient. Bref, une architecture compliquée, où l'ordinateur doit résoudre les audaces du dessin.

François Barré, qui a multiplié les fonctions au sein de l'administration culturelle en France (directeur de l'architecture, président du Centre Pompidou, entre autres), faisait partie du jury et il se souvient : « Le projet de Coop-Himmelb(l)au semblait compliqué mais, selon un rapport mis à notre disposition, ne posait pas de problème technique particulier. On s'est laissé emporter par son aspect exceptionnel et lyrique, sans pouvoir prévoir son avenir cataclysmique. » Michel Mercier assure qu'il n'a pas voté pour ce projet mais reconnaît : « On n'allait quand même pas faire une caisse rectangulaire... » C'est plutôt une caisse cubiste que chacun peut désormais juger. Elle divise tout Lyon, ce qui ne déplaît pas à Michel Mercier : « Les gens viendront d'abord pour le contenant, car c'est une architecture qui fera parler. »

**À VOIR**  
**MUSÉE DES CONFLUENCES**  
 86, quai Perrache, Lyon (69). Tél. : 04-28-38-11-90.  
[www.museedesconfluences.fr](http://www.museedesconfluences.fr)

« Parcourez permanent »  
 Une lecture de l'aventure humaine à travers une présentation de plus de 3 000 pièces qui restituent le grand récit de l'humanité.

« Dans la chambre des merveilles »  
 Exposition, jusqu'au 26 juillet 2015.

« Les Trésors d'Emile Guimet »  
 Exposition, jusqu'au 26 juillet 2015.

**À LIRE**  
 « LE GUIDE »  
 (Musée des Confluences, 256 p., 15 €).

« CONFLUENCES. GENÈSE D'UN MUSÉE »  
 (Musée des Confluences/Flammarion 112 p., 22 €).

Ce bâtiment pousse loin un trait que l'on retrouve dans les musées pensés au tournant des XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles et qui explique en partie son coût élevé. C'est vrai de la Fondation Louis-Vuitton à Paris, du Musée d'art contemporain de Barcelone, du Maxxi à Rome. Des musées où l'enveloppe est démesurée par rapport à l'espace des œuvres. Surface totale ? 23 000 m<sup>2</sup>. Salles d'exposition ? 5 000 m<sup>2</sup>. La différence ? Le hall de 33 mètres de haut, des escaliers et couloirs larges comme des routes, deux auditoriums de 324 places et de 118 places, des restaurants, des ateliers pour les scolaires, un pôle numérique, une librairie, une terrasse pour admirer la vue sur les fleuves... Un exemple à méditer : 800 personnes peuvent tenir sous le Cristal, 74 dans une des salles d'exposition.

« Ce musée est aussi un lieu de vie », explique joliment Hélène Lafont-Couturier, consciente qu'une fois passé l'euphorie de l'inauguration ce sont les événements – les expositions temporaires surtout – qui feront ou non le succès.

La plupart des gros musées récents ont vu leurs coûts exploser. Alors l'association de contribuables lyonnais Canol fait des comparaisons : « Le Musée des arts premiers à Paris est passé de 168 millions à 232 millions, le Centre Pompidou à Metz de 38 millions à 69 millions, le MUCEM à Marseille de 100 millions à 167 millions. Les Confluences, c'est bien pire ! » Début 2000, le département chiffre le projet à 61 millions, avant même que trois éléments-clés ne soient connus : le terrain, l'architecture, le contenu scientifique. « C'est notre erreur », reconnaît Michel Mercier. Mais les animateurs de Canol rappellent que c'est sur ce chiffre « que le projet a été voté ». François Barré fait cette analyse, qui vaut pour ailleurs : « Une ville qui tient à un projet a tendance à en sous-estimer le coût pour lui donner des chances de passer. »

C'est aussi un bâtiment très complexe à construire, tout le monde en convient, y compris les architectes. Un bâtiment compliqué sur un terrain compliqué. Pollué, mais surtout instable, avec des dizaines de mètres d'alluvion fluviale. Il a fallu planter 500 pieux à 30 mètres de profondeur pour trouver du terrain dur, et donner une assise à un vaisseau qui



**Le site du Musée des Confluences, toujours en chantier, à Lyon, le 29 octobre.**  
 JEFF PACHOU/AFIP

**Le 4 décembre, un squelette de mammouth est assemblé au Musée des Confluences, deux semaines avant son ouverture.**  
 JEFF PACHOU/AFIP



**Un conservateur travaille à l'installation d'une des collections permanentes du musée, en octobre.**  
 JEFF PACHOU/AFIP

pèse 25 000 tonnes, mesure 180 mètres de long et 90 de large pour une hauteur de 45 mètres. « Certains blocs du bâtiment sont en porte-à-faux, ils reposent sur le vide, mais tiennent grâce à un gros pilier qui se trouve à 30 mètres de là, raconte un spécialiste. C'est complexe à calculer. » Michel Mercier se défait un peu vite : « C'est Raymond Barre et la ville qui ont choisi le terrain. Moi, j'aurais choisi la terre ferme... »

Le chantier devient alors un supplice interminable. Que ce soit pour trouver l'entreprise qui accepte de construire, l'assureur qui va assurer les risques (d'autant qu'en 2004 un toit de terminal s'est effondré à l'aéroport de Roissy), des experts qui expertisent. Un chantier rythmé par les hésitations, renoncements, conflits, avenants aux contrats, problèmes techniques, pénalités, tout cela sur fond d'histoires de gros sous et dans une ambiance délétère. « Tout a été fait à l'envers, assure un observateur. Un tel chantier n'aurait jamais dû démarrer avant que toutes les études ne soient réalisées. » Ainsi l'entreprise retenue, BEC, attendait des architectes qu'ils lui four-

nissent des études poussées. Mais, pour Coop-Himmelb(l)au, ce n'était pas à elle de les réaliser. « Entre Lyonnais et Autrichiens, on a dû faire face à deux cultures différentes, raconte Michel Mercier. Mais, une fois lancés, il fallait bien aller au bout. »

Avant d'arriver au bout, et même avant d'avoir vraiment commencé, BEC jette l'éponge et se retire en 2008. Seules les fondations sont effectuées. De 70 millions à 80 millions engloutis dans l'eau mais, au sol, un terrain vague. « BEC a été incapable de construire ce bâtiment », peste Michel Mercier. Ce que récuse l'entreprise. Qui, du reste, à la suite d'un accord à l'amiable, a juste remboursé 8 millions sur l'avance de 15 millions perçue. Reste qu'il faut trouver une autre entreprise. Après dix-huit mois d'arrêt, Vinci qui récupère le bébé en 2010. Cette fois, ça va plus vite, mais le coût explose.

Le temps qui passe fait gonfler la note : 25 % d'inflation, indice de la construction, matières premières... Michel Mercier, qui aime croiser le fer pour faire oublier sa responsabilité, pointe, avec d'autres, la « dictature des grands archi-

tectes ». Wolf Prix rend coup pour coup : « Nous construisons partout dans le monde et jamais on ne nous a fait de tels reproches. La jalousie est le nerf de la guerre pour tout scandale créé. »

Puis l'architecte se montre plus précis : « Cinq raisons expliquent le dépassement de coût, aucune ne nous est imputable. » Et de les citer : l'absence d'analyse du sol avant l'appel d'offres ; le conflit sur les études ; Vinci qui s'est trouvé seul constructeur sans concurrence ; l'inflation ; le manque de maîtrise par les entreprises de construction d'une « géométrie complexe » à traduire en 3D.

Pour d'autres, ce fiasco est à imputer au département du Rhône, dépassé par un projet trop gros. « Le département fait du social, il construit des collèges mais, contrairement à nous, il ne sait pas faire un gros musée », clame Gérard Collomb. Peu surpris par la charge, Michel Mercier opte pour l'ironie : « Je sais, on est des ploucs pour la mairie. »

L'ex-président du conseil général contre-attaque sur un terrain audacieux : « On n'a pas augmenté les impôts de 1 centime à cause des Confluences. Et on n'a pas emprunté. On a juste vendu des actions dont on n'avait pas l'utilité. On a fait ce musée à une époque où on avait les moyens de le construire. Vous trouverez toujours des cons pour dire le contraire. » On les a trouvés, ces « cons », ce sont les animateurs de Canol,

de son côté, a envoyé à chaque élu une lettre expliquant qu'elle n'entend pas payer des pénalités « injustifiées ». Et pointe l'incompétence de la SERL, Société d'équipement et d'aménagement du Rhône et de Lyon, maître d'ouvrage du projet, dont plusieurs élus du département sont administrateurs. Alors, oui, le sujet Confluences n'est pas clos : il continue au contraire d'être débattu dans une ambiance irrespirable.

Mais, au moment de l'ouverture, chacun entend calmer le jeu et s'ériger en défenseur de la culture. Hélène Lafont-Couturier rappelle que le prix de ce musée équivalait à 40 kilomètres d'autoroute alors que les architectes optent pour la symbolique militaire : « Les Confluences coûtent moins cher qu'un avion de combat qui, dans cinq ans, se sera écrasé, sera abattu ou envoyé à la casse. » Surtout, beaucoup regardent vers l'avenir, comme la présidente du conseil général du Rhône, Danielle Chuzeville (UDI) : « C'est démoralisant de ne parler que du coût alors qu'on a une œuvre merveilleuse. Il y a eu des aléas, mais c'est derrière nous. Plus personne ne va se poser ces questions après l'ouverture. On dira que c'est superbe. Et on aura la même attractivité qu'à Bilbao. »

Oublier le chantier, c'est plonger dans un autre enjeu : faire tourner les Confluences. Hélène Lafont-Couturier a pris la tête du navire il y a deux ans et demi, remplaçant Michel Côté, rentré au Québec. Elle dit qu'elle arrivera à fonctionner avec 18 millions : 15 millions apportés par la ville de Lyon, 3 millions en recettes (tickets et locations des lieux à des entreprises). Le bâtiment est gourmand. Cinq millions pour l'entretien, dont 100 000 euros rien que pour nettoyer l'immense bulle de verre du Cristal. Ajoutons 8,5 millions pour les salaires. Il restera juste 2,3 millions pour les expositions. « J'ai prévenu la directrice qu'à 18 millions ça passe ; à 20 millions, c'est non ! », clame Gérard Collomb. Ce dernier craint-il une mauvaise surprise ? « Des mauvaises surprises, on en a eu assez. »

Pour justifier un lieu aussi grandiose, Hélène Lafont-Couturier compte sur 500 000 entrées par an, dont 20 % de scolaires. Un pari. Le Musée des beaux-arts de Lyon, un des plus beaux de France, fait 330 000 entrées par an. « On attend un public plus populaire », répond-elle. « On vise des gens qui ne fréquentent pas les établissements culturels », ajoute Michel Mercier. Des touristes aussi. Et puis des Lyonnais pour voir une exposition, dîner, assister à une conférence, acheter un livre, se promener dans le jardin...

L'ouverture du 20 décembre sera sobre. « Il aurait été indécent de faire un feu d'artifice », dit Hélène Lafont-Couturier. On aurait pu imaginer, en cadeau pour ouvrir la semaine de Noël, des journées portes ouvertes. Ce n'est pas prévu. ■

### « Aujourd'hui, personne ne construirait un machin pareil »

GÉRARD COLLOMB  
 maire de Lyon

l'association des contribuables, et ils sont indignés : « Pour financer le musée, le département a dû vendre des actions dont le cours a été multiplié par cinq. Si on additionne le manque à gagner et le coût du musée, on atteint près de 1 milliard d'euros. Et M. Mercier ose dire que les contribuables ne sont pas touchés ? »

Quand on avance ces arguments à Michel Mercier, il s'agace : « Allez-y, cassez-nous, écrivez ce qu'on vous répète partout ! Je sens que ça vous démange ! » Puis il lâche : « La partie n'est pas finie... » On lui demande de préciser : « On pourrait aller devant les tribunaux pour en faire rembourser certains... » Les architectes ? « On n'a pas peur », répondent ces derniers. Vinci ? La bataille est déjà lancée. Michel Mercier réclame au groupe de BTP la bagatelle de 41,6 millions d'euros pour avoir livré le chantier avec quatorze mois de retard. L'en-